**Mots. Les langages du politique**

**75 | 2004**
**Émotion dans les médias**

# Pierre-André Taguieff, *L'illusion populiste*

**Maurice Tournier**

**Édition électronique**
URL : https://journals.openedition.org/mots/3713
DOI : 10.4000/mots.3713
ISSN : 1960-6001

**Éditeur**
ENS Éditions

**Édition imprimée**
Date de publication : 1 juillet 2004
Pagination : 147-149
ISBN : 2-84788-057-7
ISSN : 0243-6450

**Référence électronique**
Maurice Tournier, « Pierre-André Taguieff, *L'illusion populiste* », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 75 | 2004, mis en ligne le 23 avril 2008, consulté le 23 avril 2022. URL : http://journals.openedition.org/mots/3713 ; DOI : https://doi.org/10.4000/mots.3713

© ENS Éditions

en mots argumentatives dans le cadre de l'interprétation et de l'évaluation axiologique de textes où sévissent des thèses "inadmissibles" : négation de l'existence de la Shoah et des camps d'extermination, incitation à la haine raciale, etc. ».

L'ouvrage s'achève sur une étude de Christian Plantin concernant la « critique du discours argumentatif ». Après avoir défini sa conception de l'argumentation, liée à la manifestation d'une opposition de discours, celui-ci définit la théorie actuelle de l'argumentation en tant que critique des paralogismes (*fallacies*). À la délicate question de savoir si le linguiste peut prouver qu'un discours constitue une manipulation, il répond délibérément par la négative. Cela relève pour lui d'une attitude citoyenne et non scientifique.

Par la variété de ses contributions, cet ouvrage permet au chercheur de faire le point sur les acquis de la « nouvelle rhétorique » et sur les nombreuses pistes de recherche ouvertes aux linguistes par Chaïm Perelman.

*Dominique Desmarchelier*

Pierre-André Taguieff,
*L'illusion populiste,*
2002, Paris, Éditions Berg International, 182 pages.

*Populisme*. C'est bien le moment d'en parler. Le très savant (et relativement court) ouvrage de Pierre-André Taguieff tombe à point. Le Pen, qui a frôlé les 17 % à une présidentielle, ne s'efforçait-il pas, depuis plusieurs années, de recrédibiliser ce label, perdu de réputation tant il s'identifie à *démagogie* ? Mais de quoi s'agit-il exactement ? Cent pistes définitoires nous sont ouvertes. « Rencontre paradoxale du réactionnaire et du populaire, de l'autoritarisme et du protestataire » (p. 8) ; « Révolte de la plèbe contre les classes dirigeantes » ou bien « revanche de masse du pays réel sur le pays médiatique », exprimant la « souffrance » d'une « sous-France » en « insécurisation généralisée » (p. 10-11) : il y a déjà là deux lepénismes, celui du discours des activistes et de leur leader et celui des Français qui les suivent ou bien désertent le champ politique par « réaction anti-système ». C'est dire la complexité que l'étiquette populiste engendre, d'autant plus complexe, que toute interprétation « misérabiliste » du vote Le Pen ne perçoit pas « la forte demande d'autorité, de remise en ordre, de reprise en main, qui accompagne les indignations et les lamentations populaires ». Car, quelque part, le populo rejoindrait le populisme.

Mais il ne s'agit pas que de la France d'aujourd'hui. L'ouvrage de Taguieff a pour objectif de dresser un bilan général et classé de ce qu'on appelle « populisme » et des mouvements qui l'ont revendiqué ou pratiqué, bref de « passer du

nommer au connaitre, en passant par le repérer et le décrire » (p. 18). Voilà pourquoi l'énorme et précise bibliographie, qui, comme souvent chez lui, accompagne en bas de page, chaque référence, est une invite de l'auteur à creuser plus loin que le commentaire concis qu'il fournit. Voilà pourquoi aussi le tournis nous saisit parfois, dans ces allées et venues qui vont faire le livre, entre « les conceptualisations savantes les plus abstraites et les emplois langagiers les plus ordinaires » (p. 18). Le piège est là, et Taguieff l'a fort bien perçu à l'orée de son enquête sur les désirs, les idées et les mots. D'où ce chapitre initial intitulé « Malaise dans les définitions » et ce « bilan critique des études savantes » qui forme le remarquable chapitre 3.

Il y a le degré supérieur du label pensé et manié par le théoricien, voire le chercheur, et immuable dans ses simplismes comme un ensemble conceptuel posé d'en haut sur les gens. Nous ne sommes pas dans l'histoire de la chose mais dans la construction d'une définition, parfois d'une idéologie. À ce niveau, la réalité pourrait échapper. Or qu'est-ce qu'un mot-concept sinon une étiquette qui doit recouvrir une réalité forte ? La labellisation dépend du constat. Hélas, les analystes se contentent le plus souvent de constater que le *populisme* menace la *démocratie*, dont il serait l'envers infernal, si l'on en croit les journalistes des années 1980 et 1990. Aussi, *populisme*, « forme pathologique prise par l'insatisfaction des citoyens dans les démocraties représentatives » finit-il par devenir « un autre nom du mal politique » (p. 25). La définition parait faire un pas de plus avec cette observation que l'un des schèmes du populisme, l'« appel au peuple », mobilisation (d'une foule, de la masse, des publics, de l'opinion, des électeurs selon les cas), se fait « contre l'establishment politique » (auquel certains ajoutent « et intellectuel ») (p. 27). On pourrait élargir cette catégorie de l'ennemi et définir par *populiste* quiconque rejette sur un bouc émissaire toute la responsabilité des malheurs du peuple…

À partir de là, le label se fragmente, sur le terrain de l'usage polémique (chapitre 2) comme sur celui de la théorie sociopolitique (chapitres 3 et 4). Une histoire de l'emploi du terme en français, en anglo-américain (*populism*), en russe (*narodnitchestvo,* mais aussi *populizm,* terme polémique récent) en montre des visages très différents, du fascisme nazifié, tel qu'envisagé par la culture antifasciste occidentale, à la volonté d'élévation des moujiks telle que rêvée par les émules de Tolstoï (et Taguieff de rappeler opportunément que Tikhomirov affirmait en 1886 que *narodnik* n'était qu'une traduction littérale de *démocrate*), en passant par la séduction télégénique d'un populiste d'estrade. Quelle communauté de pensée entre le *narodnik* de la croisade vers le peuple et le leader *popoulistyczny* de l'appel aux masses ? Comment se reconnaitre dans ce maquis ? On est conduit à des « définitions descriptives » (p. 49).

Un exemple : le paradigme latino-américain des Peron et autres Vargas insiste

sur le charisme d'un leader interclassiste, de type paternaliste, « anti-*statu quo* » et nationaliste. Huit traits au minimum le caractérisent, selon Taguieff, de la capacité de mobiliser les masses populaires à celle de contrôler d'en haut les évolutions économiques et sociales. Mais bien d'autres s'ajoutent à eux, qui différencient ce « justicialisme » du nazisme : pas de projet totalitaire et d'endoctrinement de masse, pas de parti-armée, ni eugénisme ni racisme, ni expansionisme. On voit ainsi le label *populisme* balayer l'éventail des différences plus aisément que celle des caractères communs, dont un seul semble surnager, le nom du leader : « populisme réformiste » de Nasser, fait de nationalisme et de socialisme arabes, « socialisme populiste » de Khadafi (voire de Lumumba), « populisme agrarien idéaliste » de Nyerere…, pour ne parler que de l'Afrique.

Pour spécifier chaque cas, les analystes enrichissent le mot de qualifications ou de complémentations, dessinant une vraie pieuvre, qui s'étend, s'étend… Voici la droite conservatrice des Thatcher et Reagan, en pleine démocratie, puis l'extrême-droite ultra-nationaliste des Le Pen, Haider, Jirinovski, Hagen, Blocher, Hanson ; voilà la gauche « social-populiste » du grec Papandreou ou, très différente, de la danoise xénophobe Kjaersgaard. L'étude de Taguieff manie avec précaution les innombrables appellations qui concernent les innombrables courants concernés. Sauf à remarquer la tendance aux accouplements « trait-d'unionés », souvent désignateurs de « formes mixtes » à double dimension : *national-populisme, démo-populisme, libéral-populisme, social-populisme, ethnopopulisme, islamo-populisme, pagano-populisme, télé-populisme, cyber-populisme…,* nous n'en ferons pas le tour. Signalons simplement l'effort remarquable de Taguieff pour réorienter à chaque pas son lecteur, perdu parmi les dénominations projetées ou revendiquées, grâce à des typologies, telle celle de Margaret Canovan (chapitre 4), ou à des distinctions comme « populisme-rhétorique » (flatteur de peuple) et « populisme-tradition » (replié sur du sacré) ou encore « populisme protestataire » et « populisme identitaire » (chapitre 5).

Effort difficile car, parti d'un constat désolé (« Cette extension incontrôlée du mot *populisme* lui a fait perdre tout sens précis, l'a privé de toute valeur conceptuelle » p. 69), il tente, en dépit des *éliminationistes,* de « sauver » un terme « à la fois utile et fourre-tout », tout en prêtant une oreille attentive à sa « resémantisation positive » dans le discours lepéniste (p. 148-159).

*Maurice Tournier*